

Lignes de force

Portrait d'un éditeur en baladin rock

Depuis 1998, les éditions Allia poursuivent une politique éditoriale aux choix exigeants en matière de « livres rock ». Basée sur des critères éminemment subjectifs, qui sont aussi ceux de ses lecteurs, Allia a permis de constituer une véritable bibliothèque où se trouvent parmi les meilleurs documents sur cette culture. Interview de Gérard Berréby, créateur des éditions Allia.



• **Hormis de rares expériences dans les années 1970/80, les livres sur la « culture rock » ont très longtemps été peu ou mal accueillis en France, alors qu'une presse spécialisée existait déjà et que les disques avaient réussi leur percée. D'où est née votre volonté de publier des livres explorant cette culture ?**

Gérard Berréby :

Précisément de l'absence de livres sur la culture rock.

Mon premier constat était désolant : j'ai trouvé un terrain désertique. Quant aux rares tentatives, elles étaient réalisées n'importe comment. Sans pensée directrice, sans travail littéraire, sans stratégie sur la durée. Or ce n'est pas parce que les rares expériences tentées dans ce domaine se sont soldées, peu ou prou, par un échec, que tout est échec. Pour cela, il faut envisager les choses autrement. Comment dire ?

Il faut penser les choses. Je me suis donc mis au travail et sans crier gare j'ai commencé à publier *Lipstick Traces* de Greil Marcus en octobre 1998. Puis j'ai poursuivi avec Nik Cohn, Nick Tosches, Jon Savage, Peter Guralnick, Barney Hoskyns, Lloyd Bradley, etc. Bref, en sept ans, sont sortis 18 livres qui ont imposé un style. Ce qu'il faut prendre en compte, c'est que ces mêmes livres publiés ailleurs n'auraient

pas rencontré le même écho. C'est précisément parce qu'ils sont publiés par les éditions Allia que ces livres sont regardés autrement, parce qu'ils s'inscrivent dans une démarche d'ensemble, c'est-à-dire dans une démarche éditoriale pensée qui n'obéit pas à une politique marchande, bien que la question économique soit présente à tout instant. À côté d'un livre de Nick Tosches, on trouve *L'égal*

des dieux de Sappho. De même, *Waiting for the sun* de Barney Hoskins fait écho aux travaux de Bruce Bégout sur la ville américaine et à Mike Davis dans *Au-delà de Blade Runner*, et ainsi de suite.

• **Cette culture a-t-elle, ne serait-ce que pour une part, directement forgé l'élan et le courage où vous avez puisé pour décider de publier de tels livres ? Avez-vous eu le sentiment, commun à beaucoup d'artistes et de groupes dans les années 1960/70, que « tout était possible », que si vous aviez en quelque sorte besoin de nouvelles vérités, vous pouviez les forger vous-mêmes en décidant d'éditer, par exemple, des auteurs tels que ceux que vous venez de citer.**

Non seulement j'avais le sentiment que tout était possible mais j'ai surtout le sentiment que tout est possible. Et c'est cet état d'esprit qui me porte à faire ce que je fais. Le futur est ici et maintenant. Il est lassant d'entendre des incapables passer leur temps à se scandaliser du manque de subventions, dont on se demande ce qu'ils feraient au juste, à pérorer sur le désintérêt d'un public dont ils ignorent en fait tout, à se lamenter sur le manque de courage des éditeurs – ce sur quoi ils n'ont pas tout à fait tort. Toute cette énergie dépensée ne sert qu'à masquer leur incapacité à entreprendre quoi que ce soit.

• **Comment choisissez-vous les livres que vous proposez ? Ceux-ci vous permettent-ils de refonder**

en quelque sorte vos propres goûts sur la question ?

Chaque livre, par définition, a pour fonction de refonder nos propres goûts. *A fortiori* les miens. Pour rester fidèle, il faut prendre des risques. Les critères qui déterminent mes choix sont avant tout littéraires. La rigueur dans la documentation, la pertinence dans l'analyse, le rapport d'une musique avec son époque, bref il faut que je sois séduit par une vision d'ensemble riche et subtile comme dans tous les livres que je publie.

• **La plupart de ces titres font dorénavant figure de « textes référentiels », tant en raison des sujets traités que par leurs réelles qualités littéraires. Cette collection semble avant tout miser sur une « politique d'auteurs ». Constitue-t-elle une sorte de « bibliothèque idéale » de classiques rock ?**

Que voulez-vous que je vous réponde ? Que je suis le meilleur ? Cela ne se fait pas en France. La réponse est inscrite dans votre question et je suis d'accord avec vous.

• **Parfois – à tort – considérés comme de la « non » ou de la « sous » littérature, certains de ces livres semblent pourtant, en raison du talent de leur auteur, regagner le statut de genre littéraire à part entière. Mais cela semble surtout vrai des livres traitant du « rock historique » que des nouveaux courants musicaux. Est-ce à dire que de toute façon (et de la même façon que pour les disques) les bons livres sont rares ?**

Les bons livres sont certes rares, mais ils existent. Je ne crois pas qu'il faille parler de sous-littérature ou de non-littérature. Je me méfie des classifications, des genres, c'est pour cela qu'aux éditions Allia, il n'y a ni nom de collection ni directeur de collection. Quand je publie *Hellfire*, la biographie de Jerry Lee Lewis de Nick Tosches, où on peut lire : « Alors il arriva, portant un costume rose criard aux revers pailletés et une cravate de ruban noir, du genre de celles que le vieux Lewis portait avant la guerre de Sécession, et il regarda le public, qui le regardait derrière un rideau d'applaudissements. Jerry Lee Lewis ratissa les touches du piano à queue et hurla le feu, et les membres du public, recevant, chacun à sa manière, le message du Diable, ne murmuraient plus mais criaient sauvagement ou restaient silencieux, selon le penchant de leur âme. Jerry Lee leur accorda à peine plus de dix minutes. Son attitude envers le public frise le mépris, écrivit un journaliste britannique quelques jours plus tard. Les adolescents – ceux qui avaient fait bruyamment entendre leur excitation comme ceux qui étaient restés silencieux – se mirent à huer et à siffler quand le rideau descendit. Quelqu'un entonna le *God save the Queen* et d'autres se joignirent à lui au milieu des huées et des sifflements. Enfin, le rideau se releva et Jerry Lee leur donna davantage, et il le leur donna durement, frénétiquement et implacablement, tel un homme qui s'accouple, lascif et trahi, avec une femme qu'il hait ; puis il quitta la

scène. » Quand je lis ça, je ne pense pas au genre ou à la sous-littérature. Je me dis que j'ai un putain de bon livre entre les mains. À l'évidence, un excellent livre écrit par un Nick Tosches habité et complètement halluciné. Alors je craque et je publie. C'est tout.

• **Musicalement, le rock participe de trois influences majeures : le blues, la country et le jazz. Cette dernière semble très en retrait dans votre catalogue. Y'a-t-il une raison à cela ?**

Je n'ai pas fini mon travail dans ce domaine, ni dans les autres d'ailleurs. De toute façon, il ne peut se terminer étant donné que je ne me suis pas fixé à l'avance un but prédéfini. Si vous relevez, à juste titre, l'absence de livres sur le jazz, c'est que l'occasion ne s'est pas encore présentée. Ce n'est en aucun cas un rejet.

• **La « culture rock » a su ériger un système de valeurs s'opposant à la génération dont elle était issue. Mais le livre peut-il porter encore ce sens de la révolte ? Et pour un large public ?**

Le livre, fondamentalement, doit déranger, instruire, exciter les sens, tous. Donc porter intrinsèquement en soi le sens de la révolte. Quant à toucher un large public, la question ne se pose pas dans un premier temps. Mon choix est avant tout qualitatif. Le livre doit être jugé dans son ensemble, et alors « il en ressort une terrible moralité », disait Baudelaire. Et aujourd'hui, la moralité c'est aussi la révolte, non ?

• **Alors que les musiques ont considérablement évolué ces dernières années, pensez-vous que beaucoup d'auteurs sont encore capables de penser une culture et d'écrire sur elle dans la veine de cette flamme contestataire ?**

Que les musiques évoluent, cela a toujours été. Il est vrai qu'elles évoluent beaucoup plus vite que par le passé. Mais l'analyse de ces musiques ne peut se faire qu'en rapport avec l'époque qui les a produites. Je ne crois pas que l'on décide d'écrire dans une veine contestataire ou non. Le résultat d'une analyse, d'une réflexion ne se définit pas par avance. C'est dans le processus de recherche, de documentation, d'analyse et de réflexion que se dessine la forme que l'on adoptera. Quand Jon Savage analyse le mouvement punk dans *England's Dreaming*, il dresse un portrait de la société anglaise et de sa jeunesse, et c'est un réquisitoire que l'on lit. Il ne fait pas cela parce qu'il a une idée préconçue ou qu'il est habité par une quelconque passion malsaine, ce sont les faits qu'il expose qui prennent l'allure d'un réquisitoire. Il ne les a pas inventés, les faits. Quand Michel Bounan traite des co-facteurs dans *Le temps du sida*, il analyse objectivement le phénomène, il ne l'a pas inventé. Il n'est pas responsable de ce qu'il décrit. Mais il décrit la réalité, il ne la masque pas et le résultat est terrible. Il y a une tendance prononcée à diaboliser tout ce qui ne s'intègre pas dans le discours officiel, tout ce qui n'entre

pas dans une case, tout ce qui ne s'étiquette pas. Et c'est dans ces espaces-là précisément que les choses valent le coup d'être vécues.

• **Cette culture s'est aussi dissoute un peu partout. En ce sens, elle demeure encore bien vivante. Mais comment le livre participe-t-il de cette transmission d'un savoir ? – savoir concernant un phénomène de société qui n'a pas à proprement**



parler de lien vertical fondé sur la chronologie, mais qui opère plutôt une transmission horizontale fondée sur l'espace et la « contagion ». Et à une époque où tous les sons peuvent se recycler machinalement et où tout peut être réutilisé sans que l'on connaisse forcément sa provenance, le livre ne joue-t-il pas ici un rôle déterminant, et qui, sans être forcément de nature « muséographique », participe tout aussi fortement – mais autrement

– à l'histoire de cette culture populaire?

J'attache la plus grande importance au livre en tant qu'objet et instrument de transmission. Je ne crois pas du tout à l'opposition entre une prétendue culture populaire, vivante, « de rue » et une culture livresque, figée. Ou, en d'autres termes à une opposition entre « culture » et « contre-culture ». La seule chose qui puisse réellement nuire

à un livre est sa médiocrité même. Pour revenir à votre première question, je pense que si la publication des livres sur le rock n'a pas pris en France avant, c'est aussi que les éditeurs se disaient : « C'est du rock, on va pas se fatiguer à soigner la chose. » J'ai, au contraire, choisi de publier un livre sur le punk, en y ajoutant deux index, une bibliographie et une discographie détaillées. Et je soigne la traduction. Le sérieux que j'y mets ne veut pas dire que ces

livres sont achetés par des professeurs à la retraite. Le public est souvent très jeune et trouve là des sources, des références qui viennent nourrir ses propres aspirations. On n'est pas dans le recyclage machinal, mais dans l'appropriation consciente du passé pour servir au présent. Ce qui est le sens même de tout mon travail d'éditeur.

• **Entre le point de vue que vous pouvez avoir sur la musique actuelle et la politique éditoriale que vous souhaitez poursuivre ces prochaines années, où vous mèneront vos futurs projets pour cette collection ?**

Je ne vous répondrai que sur les projets en cours de publication. Le prochain livre, à paraître en février 2006, est *Please Kill Me*, de Legs McNeil et Gillian McCain. C'est toute l'histoire, non censurée, du punk à New York, racontée par ses acteurs : un livre composé d'un montage d'interviews et de témoignages hallucinants. C'est sexe, drogues et rock'n'roll à la puissance 10, à couper le souffle comme une chanson des Ramones. Pas d'analyses musicologiques ici, mais une plongée au cœur même de l'action. Et en même temps c'est tout le mode de vie d'une certaine époque qui est décrit. Puis en septembre 2006, *Rip it up and start again* de Simon Reynolds, qui réalise pour toute la musique post-punk ce qu'a réussi Jon Savage pour l'histoire du mouvement punk à proprement dit. Une étude à la fois esthétique,

économique et sociologique d'un mouvement qui puise ses racines dans une culture bien plus large que le rock. Enfin, en mars 2007, *Can't stop won't stop* de Jeff Chang. Là encore c'est une somme de référence sur le mouvement hip-hop. Ce traité historique montre comment un mouvement aux origines chaotiques,

voire sanglantes, un courant d'énergie pure ancré dans les gangs des ghettos du Bronx, s'est concentré en une force d'unification résistante à l'exclusion sociale programmée par des politiques urbaines sournoisement ségrégationnistes et catastrophiques, pour devenir une véritable

culture avec son art visuel (le graffiti), sa danse (la *breakdance*) et sa musique (le DJing et le MCing, le rap pour le dire vite), jusqu'à réagir diversement à son passage à l'intérieur du système commercial. Seule certitude : je m'attacherai, comme dans toutes mes aventures éditoriales, à faire ressortir, à travers le

mouvement musical traité, toute la complexité et la vitalité d'une époque. Tel sera mon principal critère de choix. Après nous verrons.

Propos recueillis
par Benoît Laudier

BLANK GENERATION

Legs McNeil & Gillian McCain, *Please Kill Me* – l'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs – Trad. de l'anglais par Héroïse Esquié, Editions Allia, 632 p.

Jon Savage n'a sans doute jamais été dupe du punk, qu'il a su commémorer dans sa « bible » aux accents dickensiens¹. Lester Bangs, en grandiose styliste, a publié quantité d'articles sur une poignée de groupes nourrissant ses obsessions autodestructrices². Quant à Greil Marcus, il a su analyser non sans ferveur les soubresauts du mouvement. Mais s'il est une référence absolue en matière de livre concernant cette « bande de losers et de marginaux, de junkies et de putains, de génies et d'idiots, de poètes et d'illettrés » (Legs McNeil), c'est bien *Please Kill Me*. Non seulement parce que ce livre remonte les fils des « origines » (aux États-Unis dès les années 1960), mais surtout parce qu'il constitue l'unique témoignage, sur une telle distance, des acteurs de ce mouvement. Des acteurs pris sur le vif, balbutiant parfois une parole à peine « audible » (on saluera ici la traductrice pour son travail sur le jargon qui émaille l'édition originale) pour tenter de préciser ce qu'a pu être leur vie et cette musique « alternative », comment elle a pu prendre corps à New York et à Detroit, les deux véritables épicentres d'une secousse qui allait embraser l'Angleterre peu après. Ces centaines d'interviews menées par McNeil et McCain (certaines provenant aussi de revues, magazines ou livres déjà parus) laissent ce sentiment que la chronique de cette histoire ne pouvait être faite que par ceux qui la vécurent de l'intérieur – et parfois en succombèrent – parce qu'ils refusent de romantiser jusqu'à leur propre idée de l'ennui, cette peste qui ravageait déjà une époque où la fin de l'innocence avait sonné. De la mémoire de ses acteurs centraux (Johnny Thunders, Patti Smith ou Richard Hell...) rejaillit tout ce qui a pu être traduit par la suite comme un phénomène culte, jusque dans ses saccages : drogues, sexe, célébrité et une forme de morbidité qui n'avait rien à envier à celle de leurs aînés lettrés et « décadents ». L'époque se passait de commentaire : il fallait agir, porté par une énergie purificatrice qui fit le vide dans quelques esprits, au point de véhiculer une « attitude ». La musique n'aurait pu être ce qu'elle fut sans un public – ce que retranscrit à merveille ce livre. Son goût séminal pour les motifs forts, son dégoût de la génération précédente qui avait passé son temps à se renier et à trahir, tout était là : la violence héritée, la vacuité de vies sans lendemain conduisirent à ce geste nihiliste sans équivalent. Et bien que ses auteurs n'aient pas pu défricher les scènes de Los Angeles ou de Cleveland, qui à l'époque n'étaient pas en reste, ce livre laisse une trace des plus vive. Cette histoire « orale » aura pris « trente ans, mais le monde a finalement rattrapé son retard sur le punk » (Gillian McCain) : un mythe créé par des esprits volatils impliqués dans une esthétique destructrice mais ayant su donner le coup de feu d'un ordre viral – soit le miroir brisé de tout ce qui avait précédé. Du chaos, il s'agit toujours de tirer une réalité singulière.

Benoît Laudier

1. *England's Dreaming*, Editions Allia, 2002.

2. *Psychotic Reactions et autres carburateurs flingués et Fêtes sanglantes et mauvais goût*, Editions Tristram, 1996.

3. *Lipstick Traces – Une histoire secrète du vingtième siècle*, Editions Allia, 1998.

